

## LE FOLKLORE GASPÉSIEN.

---

Ce n'est pas un mince chapitre (1), mais un volume entier, qu'exigerait l'étude approfondie du folklore gaspésien. Notre ambition, ici, ne va pas si loin : elle se borne à indiquer le caractère individuel, la couleur locale de la tradition populaire en Gaspésie, le leitmotiv permanent des légendes et des contes qui se transmettent du grand-père à l'enfant, auprès de la braise du foyer, au cours des longues veillées sans lumière et sans grandes paroles, pendant que sous la fenêtre, dans la nuit déserte, le triste vent de novembre ou la blanche rafale de février mêle ses gémissements à la complainte de la mer.

L'entendez-vous, cette voix grondeuse de l'océan ? C'est elle qui, murmurant sans cesse à l'oreille du Gaspésien, lui chuchote mille refrains mystérieux, mille secrètes paroles qui éveillent ses souvenirs et attendrissent son cœur ; c'est elle, croyez-le bien, qui est la grande inspiratrice de la légende gaspésienne, comme elle le fut de la légende bretonne, sa soeur aînée. Ici, sur les rochers farouches de Gaspé, comme là-bas sur les falaises de Penmarch ou de Paimpol, combien de pauvres mères, combien de veuves ont, de leurs yeux rougis, interrogé l'horizon, attendant vainement le retour de leur *vieux* et de leurs *gos* !—Et ce sont leurs gémissements, ce sont les râles d'agonie du

---

(1) Ce chapitre est extrait d'une thèse historique sur la *Gaspésie, foyer de vie française et catholique*, thèse reçue par l'Université catholique de Paris, en juin 1924.

marin englouti par la lame que vous entendez, le soir, quand la mer est méchante au large...

Laissons-nous un instant bercer au rythme de ce flot jaseur. Et s'il est vrai de dire que "partout où l'on voit une légende, on peut être sûr, en allant au fond des choses, de trouver une histoire", interrogeons la mer gaspésienne, essayons de pénétrer quelques-uns des secrets de cette engloutisseuse de trésors et de rêves.

Sans parler des sinistres consignés par l'histoire, long serait le récit des désastres ignorés dont fut témoin, au cours de quatre siècles, la côte qui, du cap à l'Enfer jusqu'à la pointe au Naufrage, dresse ses rochers, pousse ses pointes. Mais la mer garde jalousement ses vieux secrets : résignons-nous à ne connaître que quelque noms et dates du siècle dernier.

\* \* \*

De tous les endroits dangereux de la côte gaspésienne, le plus tristement célèbre est sans doute le cap Chat, gigantesque rocher adossé aux Shickshock et qui fait face à la pointe des Monts. Cette mauvaise réputation, il la doit non seulement à la nature qui l'a fait dangereux, mais encore à la rapacité des guetteurs d'épaves dont il fut jadis infesté. Sans pousser la méchanceté jusqu'à imiter certains Bretons anciens qui attachaient, dit-on, des lanternes aux cornes de leurs boeufs pour simuler les feux d'un bateau et attirer, la nuit, les vaisseaux sur leurs rochers, ces aventuriers ne vivaient que de pillage et pouvaient chanter avec leurs émules de la baie des Trépassés :

*Notre labeur est inutile,  
La terre est dure au paysan:  
C'est toi notre grand champ fertile,  
Océan !*

Mgr Plessis, qui s'arrêta chez eux en 1814, notait dans son journal: "Entre Cap Chat et la rivière Sainte-Anne, six familles... Mais que faire avec ces gens qui viennent de piller le *Doris*, de concert avec les matelots?..."

Les choses ont changé d'aspect depuis un siècle, et les bons paroissiens de Cap-Chat ignorent peut-être tout des écumeurs de mer qui ont jadis fréquenté leur côte.

L'anse à Beaufils, à l'ouest de Percé, se termine par un cap appelé par les Français cap d'Espoir ou des Espoirs, nom que les Anglais s'obstinent à traduire par *Cape Despair*. Serait-ce en souvenir des nombreux naufrages dont il fut cause, en particulier du *naufrage anglais* qui suivit la tragique aventure de la flotte de Walker aux Sept-Iles? Aucune trace de ce naufrage n'est visible aujourd'hui comme elle l'était aux yeux de l'abbé Ferland en 1836, mais le souvenir s'en conserve, et le récit de M. Ferland plaira peut-être à plus d'un ami de la côte percésienne :

"Sur la pointe la plus avancée, à vingt pieds au-dessus des plus hautes eaux, se trouvent les débris d'un bâtiment, connu des pêcheurs sous le nom de *naufrage anglais*. Pour le soulever jusque-là, la mer a dû dépasser de beaucoup ses limites ordinaires; or il est à remarquer que, dans ces partages, les plus fortes marées ne font monter les eaux que de quatre ou cinq pieds. Les grands pères de la génération ac-

tuelle ont vu cette carcasse de bâtiment dans le même lieu, et l'ont entendu nommer le naufrage anglais.

“Le cap Désespoir (sic) s'avance au large, vis-à-vis l'extrémité méridionale de l'île de Bonaventure. Entre ces deux pointes et Percé, se déploie une belle nappe d'eau, remarquable par ses mirages. Suivant les traditions locales, des merveilles, plus inexplicables que les effets du mirage, se sont passées sur ces eaux, et ont été plusieurs fois renouvelées durant le siècle dernier et dans les premières années de celui-ci.

“Parfois, rapporte la chronique de ces temps, le pêcheur qui s'est arrêté près du naufrage anglais, assiste à des scènes merveilleuses; une étrange vision se déroule sous ses yeux. Les eaux sont unies comme une glace, et le temps parfaitement calme. Tout à coup la mer se soulève et s'agite au large; les vagues se dressent comme des collines, se poursuivent, se brisent les unes contre les autres. Soudain, au-dessus de ces masses tourmentées, apparaît un léger vaisseau, portant toutes ses voiles dehors et luttant contre la rage des ondes bouillonnantes. Aussi rapide que l'hirondelle de mer, comme elle, il touche à peine les eaux. Sur la dunette, sur le gaillard, dans les haubans, partout, se dessinent des figures humaines, dont le costume antique et militaire convient à des soldats d'un autre siècle. Le pied posé sur le beaupré et prêt à s'élancer vers le rivage, un homme, qui porte les insignes d'un officier supérieur, se tient dans l'attitude du commandement. De la main droite, il désigne au pilote le sombre cap, qui grandit devant eux; sur son bras gauche s'appuie une forme drapée de longs voiles blancs.”

“Le ciel est noir, le vent souffle dans les cordages, la mer gronde, le vaisseau vole comme un trait; encore quelques secondes et il va se broyer contre les rochers. Derrière lui, une vague, une vague aux larges flancs se lève, s'arrondit et le porte vers le cap Désespoir. Des cris déchirants, au milieu desquels on distingue une voix de femme, retentissent et se mêlent aux bruits de la tempête et aux éclats du tonnerre...

“La vision s'est évanouie, le silence de la mort s'est étendu sur ces eaux; le vaisseau, le pilote, l'équipage épouvanté, les soldats, l'homme au geste altier, la forme aux longs voiles blancs ont disparu; le soleil brille sur une mer calme et étincelante; les flots viennent mollement caresser le pied du cap Désespoir. Le pêcheur est resté seul à côté des varangues vermoulues du *naufnage anglais* (2)...”

La mer a, de tout temps, fourni à l'imagination populaire un thème merveilleusement varié dans ses détails locaux, mais unique et universel par son fonds commun. En relisant l'histoire du *naufnage anglais*, qui ne songe à la légende du *Vaisseau fantôme* dont Richard Wagner a tiré son célèbre opéra?—C'est, au fond, le conte du *Hollandais volant* (Flying Dutchman), que l'on voit passer pendant la tempête, toutes voiles dehors; parfois il met une chaloupe à la mer, pour confier aux navires qu'il rencontre toutes sortes de lettres qu'ensuite on ne sait faire parvenir en mains propres, parce qu'elles sont adressées à des personnes mortes depuis de longues années...

---

(2) Il est intéressant de rapprocher ce récit de la pièce de vers de Louis Fréchette : *Apparition*, dans sa *Légende d'un Peuple*.

Pour les anciens marins de la Manche comme pour les pêcheurs gaspésiens, l'heure du péril en mer était marquée par l'apparition du sorcier ou *Klabotermann* hollandais (3) au haut du mât de perroquet. Le *Klabotermann*—que plusieurs d'entre eux avaient entrevu—c'était le bienfaisant et invisible patron des navires, protecteur des matelots honnêtes et sobres, mais terreur des pirates et des ivrognes. Il regardait partout lui-même si les agrès étaient en bon état, et veillait à assurer à ses protégés un heureux voyage. On l'entendait très bien dans la cale du navire, où il s'occupait de mieux arrimer les marchandises; de là le craquement des tonnes et des caisses, en temps de houle, ainsi que ce bruit sourd qui traverse, par instants, les planches et les poutres d'un vaisseau. D'autres fois, le *Klabotermann* frappait avec un marteau à l'extérieur du bâtiment, pour avertir le maître charpentier de réparer au plus vite quelque planche. Mais son apparition au haut du mât de perroquet était habituellement funeste au navire. Alors, l'ouragan se déchainait, les esprits des vagues s'acharnaient sur le malheureux vaisseau; lorsque le naufrage devenait imminent, le sorcier s'installait sur la barre du gouvernail, paraissant pour la première fois aux regards de l'équipage terrifié; mais aussitôt il disparaissait en brisant le gouvernail, ce qui était le signal du désastre complet.

La légende indienne de l'île Bonaventure jadis rattachée au rocher Percé, mais brusquement isolée par un cataclysme qui aurait englouti sous les flots tout un campement de sauvages, ne rejoint-elle pas,

---

(3) En anglais *clapboardman*, ou le charpentier invisible.

par-dessus l'océan et les siècles, cette merveilleuse histoire bretonne, popularisée par le théâtre, de la ville d'Ys ensevelie sous les eaux doucereuses de la belle baie de Douarnenez? Dans le grand vent qui froisse les ajoncs de la lande bretonne comme dans la brise saline qui courbe les campanules du rivage gaspésien, un même sentiment, fait d'amour et d'effroi, agite ainsi l'âme populaire en face de l'immense mer qui, tour à tour, chante sa colère ou sa sérénité, berce ou arrache la voile des vaisseaux.

Tout comme le cap d'Espoir ou *Désespoir* en 1711, la pointe au Maquereau, à l'entrée de la baie des Chaleurs, fut, en 1838, le théâtre d'une sombre tragédie.

On était au temps des "patriotes de '37"... et de sir John Colborne, qui venait de brûler le village de Saint-Eustache (14 décembre 1837). Le commandant en chef des troupes anglaises au Canada aimait le faste, et pour orner sa table de mess, il avait commandé en Angleterre pour plusieurs milliers de livres de vaisselle d'argent, qui lui fut expédiée sur le *Colborne*, voilier de 350 tonnes commandé par le capitaine Kent. Le reste de la cargaison comprenait des vins et spiritueux, des épices et marchandises diverses, de riches ornements pour les églises protestantes du Bas-Canada, outre une somme de 40,000 livres en espèces (dans quarante boîtes scellées) destinées au paiement des troupes anglaises à l'oeuvre au Canada.

Le *Colborne*, portant dix-sept hommes d'équipage et trente-huit passagers, dont plusieurs appartenaient à la haute société anglaise, quitta le port de Londres le 30 août 1838, pour se trouver, après quarante-cinq jours de rude traversée, en vue des côtes de Percé au soir du 15 octobre. Comment se fit-il que le capitaine

se crut encore en plein golfe et prit pour un phare de l'île d'Anticosti la lumière qui brillait toujours, à cette époque, au sommet du mont Sainte-Anne? On l'ignore. "Je lui dis," a prétendu Jones Acteson, l'un des rares matelots survivants, "qu'il n'y avait pas de lumière de ce genre sur l'île d'Anticosti. Celle que nous apercevions ne pouvait être que la lumière de la Table-à-Rolland, à Percé. On ne m'écouta pas..."

Jones Acteson, qui s'établit à l'Anse-aux-Gascons, non loin de l'endroit du naufrage, racontait, longtemps après, que vers le minuit fatal, pendant que le capitaine Kent et son second Hudson sirotaient une *fine* dans leur cabine, un cri jaillit de la dunette : *Breakers ahead!*... "Les brisants!" Mais avant que l'équipage alerté pût tenter la moindre manoeuvre, le *Colborne* s'abîma sur les rochers.

Du coup, ce fut sur le navire en perdition une sauvage et lamentable mêlée. Femmes et enfants, arrachés au sommeil et fous de terreur, grelottants dans l'obscurité de la nuit d'automne, encombraient le pont et les cabines des officiers. Le *Colborne* s'était éventré sur un récif qui le retenait prisonnier, après lui avoir arraché son gouvernail. Il y avait dans la cale huit pieds d'eau que les pompes essayèrent vainement d'épuiser. Le second suggéra de couper les mâts et de mettre les chaloupes à l'eau, mais le capitaine, paraît-il, refusa brusquement : "Il n'y a aucun danger, vous ne couperez pas les mâts de mon vaisseau, et nous allons nous renflouer..."

Par une manoeuvre de voilure, il réussit à remettre le navire en mer, mais aussitôt des torrents d'eau envahirent toutes les pièces. La côte rocheuse n'était qu'à trois cents pieds, mais impossible d'y

atteindre sans gouvernail. D'ailleurs, la fin fut subite : une risée coucha de nouveau le *Colborne* sur les brisants, précipitant à la mer passagers et matelots, dont la plupart furent immédiatement engloutis par une forte vague.

Acteson et cinq autres matelots s'accrochèrent à la grande vergue du navire couché sur le flanc, et réussirent à atteindre la chaloupe qui flottait entre les mâts. Après l'avoir dégagée des cordages, ils essayèrent de secourir quelques malheureux dont les cris d'agonie s'élevaient parmi les débris du naufrage. Mais une montagne d'eau ayant brisé leur aviron, ils durent s'abandonner à la mer. Ils avaient pourtant eu le temps d'enlever de la voilure et de prendre à leur bord deux cadavres, les deux fils du capitaine Kent. A l'aide d'une planche, ils réussirent tant bien que mal à tenir la mer le reste de la nuit, trempés jusqu'aux os, à demi morts de froid, et furent recueillis au petit jour par des pêcheurs de l'Anse-aux-Gascons qui les transportèrent et les soignèrent chez eux.

“Tout le temps que nous avons passé dans le voisinage du navire,” racontait Acteson, “nous avons entendu des cris. Il y avait surtout un matelot accroché à un bout du mât qui ne lâcha prise qu'au matin, épuisé de froid, et ne cessa d'appeler au secours que lorsque la vague l'eût avalé.”

Le *Colborne* fut emporté à la dérive du mardi matin jusqu'au samedi suivant. Des barques de pêcheurs réussirent alors à le remorquer jusqu'à l'anse Harrington, à deux milles de Port-Daniel.

Le capitaine Kent et la plupart des membres de son équipage furent trouvés noyés dans les agrès. Le cadavre du capitaine Hudson fut repêché à l'hameçon,

avec plusieurs cadavres de femmes et d'enfants. Ils furent transportés à Port-Daniel, où une enquête se tint chez M. Wm. Carter, marchand de l'endroit. Pendant plusieurs jours, de nombreux noyés furent rejetés sur la grève, qui se garnit aussi de caisses de liqueurs, de meubles, d'habits, de denrées de toutes sortes, dont la plupart enrichirent les pauvres gens de l'endroit.

Cinq des précieuses boîtes d'or furent retrouvées. On les ouvrit, paraît-il, pour en vérifier le contenu, mais chaque fois qu'on recommença cette opération, on s'aperçut que la quantité d'or diminuait. Finalement, les cinq boîtes, fort allégées, furent refermées et expédiées à Québec. Mais il en restait trente-cinq sur le rivage gaspésien. Quel fut leur sort? Mystère... C'est surtout depuis le naufrage du *Colborne* que la tradition déjà ancienne des trésors enfouis sous les roches, au bord de la mer, échauffe l'imagination des enfants, et même des grands enfants gaspésiens.

L'année 1843 fut signalée par deux naufrages sur les côtes de la péninsule. Au printemps, le *Gaspé Packet* se perdit corps et biens sur les rochers du cap Rouge, à l'entrée de la baie de Gaspé; un seul membre de l'équipage réussit à se sauver.

Le 4 novembre 1843, le transport *Premier*, ayant à son bord 350 soldats en route pour les Antilles, fut jeté par une violente tempête sur le rivage du Cap Chat. Mais, à cette époque, les habitants du lieu avaient d'autres dispositions que leurs devanciers du début du siècle. Sous la conduite de Louis Roy, ils réussirent à sauver passagers et équipage et leurs prodiguèrent leurs soins.

Quatre ans plus tard, le cap des Rosiers fut le théâtre d'une véritable catastrophe.

Au mois de mai 1847, le voilier *Carrick* partait de Sligo, Irlande, avec quelque deux cents émigrants irlandais que la famine forçait de s'expatrier, comme tant d'autres de leurs compatriotes. Après vingt-trois jours de traversée, le capitaine perdit sa route au milieu d'une tempête de neige et alla, en pleine nuit, jeter son vaisseau sur les flancs du cap des Rosiers. Lui et six matelots seulement se sauvèrent. Il est difficile d'imaginer les scènes d'horreur d'une pareille nuit. Le lendemain, sur une étendue de deux milles, la grève était jonchée de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants, dont plusieurs à demi dévorés par les *marèches* ou requins des côtes. Toute la journée, une charrette attelée de deux boeufs transporta ces cadavres dans une fosse commune, près du rivage, pendant que la mer meurtrière chantait son lamento.

Ce sont là quelques grands naufrages enregistrés par l'histoire : combien de pauvres pêcheurs disparus, engloutis avec leur barque, que, seuls, leurs descendants connaissent et continuent de plaindre, le soir, au coin du feu, lorsque siffle la tempête et que mugit l'océan!—Mais il est temps, peut-être, de détourner les yeux de ces scènes désolantes. La légende de la mer, traversée par les embruns, prend à la longue un goût d'amertume... Histoire de revoir de vieux amis, si nous retournions à Percé?

Sur le cap Canon, à côté du parc Logan, se voit un petit cimetière marqué de trois tombes. Là furent inhumés M. et Mme Tuzo, des îles Bermudes, deux "fanatiques" de Percé qui voulurent continuer de s'y reposer, après leur mort. La troisième tombe est celle

de Pierre Duval, corsaire canadien au service des Anglais. Durant les guerres napoléoniennes, sur son brick *Le Vantour*, Duval se signala par des coups d'audace le long des côtes françaises de l'Atlantique. Rentré au pays, il acheta l'île Bonaventure et mourut ici paisible rentier.

Après avoir accordé l'hospitalité à un corsaire et à son *Vantour*, peut-on refuser une place dans le folklore gaspésien aux gentils oiseaux de l'île Bonaventure et du rocher Percé? Du sommet du Mont-Joli, regardez-les évoluer gracieusement, se poursuivre, s'agiter, puis débattre *unguibus et rostro* une question d'honneur ou d'intérêt : amusante et fidèle image de la société humaine. Leurs moeurs sont immuables. Vous retrouvez aujourd'hui ces oiseaux tels que les voyait l'abbé Ferland, le jour qu'il écrivait, il y a bientôt un siècle :

“Cette ville aérienne (le rocher Percé) se divise en deux quartiers bien distincts, celui des cormorans et celui des goélands. Si un individu d'une des tribus ose franchir la limite assignée à ceux de sa plume, cet empiètement n'est jamais toléré en silence. Un cri formidable, formé de milliers de cris, retentit dans les airs, et se fait entendre quelquefois à la distance de plusieurs milles; une nuée, semblable à un brouillard épais de neige, s'élève au-dessus du camp souillé par la présence de l'étranger. Les envahisseurs sont-ils nombreux? Une colonne se détache de la masse des habitants du territoire menacé, et, décrivant un demi-cercle, va attaquer les ennemis sur les derrières. Comme les défenseurs de la patrie sont toujours forts sur le sol natal, les étrangers doivent céder et déguerpir devant les coups de bec et les malédictions de leurs ad-

versaires. Cette petite guerre entraîne de fréquents combats, car à peine se passe-t-il un quart d'heure sans que des cris aigus nous avertissent que la discorde a lancé ses brandons parmi la gent volatile..."

Depuis de longs siècles et d'innombrables générations, goélands et cormorans, frères ennemis nichés au sommet réputé inaccessible de leur rocher, avaient ainsi mangé, couvé, dormi en paix, lorsque, vers 1805, deux hardis pêcheurs, Tranquille Duguay et David Moriarty, résolurent d'escalader l'abrupte falaise de trois cents pieds. A cet effet, ils imaginèrent de lier fortement ensemble des rames qu'ils appliquèrent contre la face du rocher; cette échelle improvisée leur permit de franchir la partie la plus ardue de la montée; se cramponnant ensuite aux aspérités de la pierre et aux arbrisseaux qui croissent dans les fissures, ils atteignirent enfin, les premiers, le plateau du sommet, où leur apparition jeta la surprise et l'alarme parmi la tribu à plumes.

La voie étant tracée, l'ascension du rocher devint ensuite chose courante. Chaque année, des jeunes gens allaient y faire un riche provision d'oeufs et de plumes. Mais ces expéditions trop fréquentes menaçaient d'éloigner les oiseaux, très utiles aux pêcheurs qu'ils guidaient, par leurs cris, en temps de brume. Des protestations s'élevèrent, et les magistrats du district de Gaspé promulguèrent un règlement qui assura aux gracieux passagers du rocher Percé la jouissance paisible de leur fantastique navire. Une

---

(4) Ces îles de grès rouge, situées en plein golfe, à 130 milles du cap Gaspé, doivent leur nom à Madeleine Doublet, femme de François Doublet, apothicaire de Honfleur, qui les avait achetées, avec l'île Saint-Jean, de la Compagnie de la Nouvelle-France, le 19 janvier 1663.

loi votée à Québec en 1919 a étendu cette protection à tous les oiseaux de Percé, de l'île Bonaventure et du rocher aux Oiseaux, dans les îles de la Madeleine (4).

Au reste, ces ascensions s'accompagnaient toujours de quelque danger. En 1835, raconte M. Ferland, un jeune homme fut précipité d'une hauteur de cent pieds par la chute d'une pierre sur laquelle il venait de sauter; on ne releva que son cadavre broyé. L'année suivante, un Jersiais, pour cueillir des oeufs sur la pointe d'un rocher de l'île Bonaventure, s'était fait suspendre à une corde. Pendant qu'il emplissait son panier, la corde rongée par l'arête du rocher se rompit, et le malheureux se brisa la tête contre les pierres du rivage.

\* \* \*

Il y a des légendes qui se perdent, et c'est malheureusement, à notre époque de vitesse et d'oubli, le sort du grand nombre; il y en a qui se transforment; il y en a aussi qui tombent en pleine force, abattues par les coups du hasard ou d'un audacieux. La légende du "Braillard de la Madeleine" appartient à cette dernière catégorie.

Au mois d'août 1814, M. Painchaud, après huit années de missions dans la Gaspésie, partait pour Sainte-Anne-de-la-Pocatière sur sa petite barque la *Trois-Mille-Clous*, conduite par le capitaine Isaïe Boudreau. En doublant le cap Madeleine, à l'embouchure de la rivière du même nom, on dut faire escale et laisser passer une forte tempête. Au bruit de la mer démontée et aux sifflements du vent se mêlaient des gémissements distincts s'élevant de la forêt : c'étaient

les lugubres plaintes du "Braillard", âme en peine implorant du secours.

Voyant l'effarement de ses compagnons de voyage, M. Painchaud prit une résolution soudaine : "Laissez-moi aller seul dans la direction du "braillard", dit-il, et je vous promets de l'apaiser." Là-dessus, il mit une hache à la ceinture de sa soutane et s'enfonça dans l'épaisse forêt. Plus il avançait, plus les clameurs devenaient insolites et terrifiantes. Sans se laisser impressionner, le prêtre poussa jusqu'au bout et eut enfin le mot de l'énigme. Deux grands arbres avaient poussé en s'appuyant l'un sur l'autre, en forme d'X. Lorsque le vent les agitait, ils crissaient, et d'autant plus fort que la tempête se faisait plus rageuse. M. Painchaud, en bon missionnaire, les abattit l'un après l'autre et s'en revint haletant, trempé de sueurs, mais fier de son exploit, annonçant de loin à l'équipage de sa *Trois-Mille-Clous* : "Vous n'entendrez plus le braillard de la Madeleine : je lui ai réglé son compte."

Si, à la suite du brave M. Painchaud, nous nous éloignons de la mer pour pénétrer dans la forêt gaspésienne, par une obscure soirée d'automne, nous y entendrons, nous aussi, des bruits étranges, des voix mystérieuses ; de sinistres lueurs voltigeront peut-être sous nos yeux. Feux-follets, sorciers, loups-garous, canots volants, tout ce monde de revenants, tout cet attirail de *chasse-galerie* qui compose le substratum de la légende proprement canadienne, nous apparaîtra, vivant et grimaçant, comme apparaissait jadis au Micmac infidèle le géant Outikou, grand, grand comme les Shickshock... Mais, autant que la mer, la forêt gaspésienne est immense. Contentons-nous d'y cueil-

lir, en passant, une fleur, une fleur de légende éclore sur une tombe de la vallée matapédienne.

Au bord de la route qui va d'Amqui au Lac-au-Saumon, près de la rivière Matapédia, se voit un petit enclos avec, au centre, une croix de fer rouillée où l'on déchiffre cette inscription :

Ci-gît

*FREDERIC FOURNIER*

Noyé le 6 juin 1931,

*âgé de 22 ans.*

Mourir à vingt-deux ans, seul, loin des siens, perdu dans la forêt sauvage, après avoir enduré les tortures de la faim et s'être finalement débattu contre les flots glacés qui paralysent et engloutissent, la triste destinée! Sur la tombe de Fournier, au pied de la *Montagne-à-Fournier*, au coeur d'une forêt plusieurs fois séculaire, l'"infini de petitesse" dont parlait Pascal nous revient à la mémoire comme une saisissante vérité.

En mai 1831, Frédéric Fournier, jeune arpenteur de Saint-Jean Port-Joli employé depuis un an par le major Wolfe pour la construction du chemin Kempt, se rendit avec une équipe d'ouvriers au lac Matapédia, où les Micmacs de Ristigouche avaient mission de venir les approvisionner. Mais, on ne sait au juste pour quelle raison, les sauvages ne parurent pas et les provisions de bouche de l'équipe furent bientôt épuisées. Pressés par la faim, Fournier et trois de ses compagnons construisirent un radeau pour descendre à Ristigouche. Tout alla bien jusqu'au *Ruisseau Sauvage*, endroit dangereux de la rivière gonflée par la fonte des neiges. Là, le radeau se disjoignit et les quatre

occupants glissèrent à l'eau. Trois d'entre eux réussirent à atteindre le rivage, mais Fournier disparut dans un remous. Son cadavre fut retrouvé quelques mois après par des sauvages qui pêchaient dans ces parages. Au doigt du noyé, une bague portant les initiales F. F. pouvait seule permettre l'identification. N'ayant pu enlever cette bague, les sauvages coupèrent la main et la portèrent à M. Picquart dit Destroismaisons, curé de Rimouski, qui comprit l'accident et avertit la famille Fournier.

En attendant qu'il fût possible de la transporter au cimetière de Saint-Jean Port-Joli, la dépouille mortelle du noyé fut inhumée au bord de la rivière, et elle y est restée depuis 94 ans. Car, dit la légende, on ne put faire avancer les deux chevaux attelés au corbillard. Après les avoir fouettés en vain, on plaça le cercueil dans un canot monté par deux vigoureux sauvages; mais ils eurent beau faire ployer leurs avirons, le canot refusa, lui aussi, d'avancer. On comprit alors que la montagne avait adopté le pauvre noyé, dont le cadavre fut de nouveau confié à la terre matapédiennne. Une complainte en neuf couplets, oeuvre des bûcherons-poètes dans leurs veillées de chantier, popularisa le souvenir du jeune arpenteur, dont le nom continue d'éveiller les échos de la montagne-à-Fournier.

Nous n'avons jusqu'ici rien dit du service postal gaspésien, des courriers chargés de parcourir à pied, dans la neige des forêts ou parmi les glaçons des nombreux cours d'eau, les deux cents milles qui séparent Gaspé de Matapédia, en passant par Carleton qui fut longtemps le seul bureau de poste de la baie des Chaleurs. Nous rencontrerions pourtant ici de dignes

émules du courrier de Madawaska, Mercure l'Acadien : l'Indien Noël, appelé *Noël-la-Malle*, qui, en 1833, *étrenna* le chemin Kempt, et son successeur, le matapédien Brochu; sur la baie des Chaleurs, l'Ecos-sais manchot John Howie, de Caplan, et surtout, il n'y pas quarante ans, l'hercule acadien Goulette. Mais ces histoires de courriers, avec leurs rencontres d'ours, de brigands ou de sorciers, leurs fuites devant les loups affamés, leurs nuits d'hiver à la belle étoile, leurs monstres et leurs prodiges entrevus dans les bois ou sur les eaux, risqueraient d'être aussi longues que la route qu'avaient à parcourir ces courageux fonctionnaires. Force nous est d'abrégé. Et puisque nous voici sur les bords de la "Baie", rappelons un événement récent qui, dans un siècle, fournira à nos arrière-neveux un thème à merveilleuses histoires.

Le 24 décembre 1899, vers les quatre heures du soir, heure où les petits *mousses* des écoles, joyeux essaim, gambadent vers la *maison*, les bonnes gens de Maria, les yeux rivés sur un point noir à l'horizon marin, oublièrent pour l'instant la messe de minuit prochaine, le *train de la grange* à faire... On dit même que des mamans et des *grandes filles*, retenues aux fenêtres par la curiosité, laissèrent griller quelques *beignes* et gâteaux des fêtes...

Excusons-les comme les *hommes* les excusèrent : il y avait de quoi *se déranger du fourneau*. Le point noir aperçu à l'horizon grossissait à vue d'oeil. Bientôt, on distingua nettement deux colonnes d'eau s'élevant, à intervalles prolongés, de l'avant du... bateau. Impossible de s'y méprendre. Ce tardif et sombre bateau, sans mâts ni voilure, qui piquait droit sur les caps de Maria, c'était bel et bien une baleine!

Une chaloupe à rames (un *flat*, disent les Gaspésiens), fut mise à la mer, malgré les glaçons flottants, et deux hardis marins, André Cyr et Théophile Cormier, munis de grappins, de fusils, de haches, de cordages, s'élançèrent à la rencontre du géant glissant sur les eaux.

La plage se couvrit de spectateurs. On exprimait des opinions sur l'espèce du cétacé, sur sa valeur en argent, sur le but de sa visite... Un loustic à barbe grise ôta gravement sa pipe de sa bouche pour crier aux deux conquistadors qui ramaient vers le large : "Surtout, ne faites pas de mal à Jonas!..."

C'était bien une baleine. C'était même un grand cachalot des eaux tropicales, égaré dans les mers du nord, malade de froid, de faim peut-être, qui s'en venait mourir en beauté dans la plus belle des mers intérieures. Les deux pêcheurs, qui n'étaient rien moins que baleiniers, s'approchèrent de l'animal lorsqu'ils le virent s'échouer à un demi mille du rivage, dans quinze pieds d'eau. Un grappin habilement lancé dans une de ses narines, au moment où il soufflait bruyamment, fit jaillir un flot de sang et provoqua un dernier spasme d'agonie. On se hâta d'attacher solidement le cadavre au rivage par de longs cordages. Au bout de quelques jours, les glaces l'emprisonnèrent. Au mois de janvier, un pont de deux pieds d'épaisseur, immense pont d'Avignon, permit aux curieux—Gaspésiens et autres—d'aller à pied visiter la baleine.

Elle mesurait 72 pieds. Sa mâchoire inférieure, garnie de fortes dents, avait quinze pieds de longueur, et l'éventail de sa queue, dix-huit pieds. De sa tête on retira 300 gallons de blanc de baleine, et on en per-

dit au moins autant. Le lard fondu produisit environ 2,000 gallons d'huile, mais le dépeçage, fait par des amateurs dans des conditions anormales, laissa à la mer d'excellentes parties. Quelques vertèbres furent enlevées, et ce sont aujourd'hui, avec la mâchoire privée de ses dents, les seuls restes de la baleine de '99, car la débâcle du printemps suivant entraîna la carcasse dans les eaux profondes.

Les Américains, qui avaient manqué l'arrivée d'un animal aussi extraordinaire, se dédommagèrent, l'été suivant, en se faisant indiquer exactement l'endroit où il s'était échoué, et en achetant à prix d'or, pour en orner leurs consoles de salon, les dents noircies du mammifère.

Depuis *l'année de la baleine*, les vieux philosophes gaspésiens se sont souvent demandé pourquoi cet animal qui, n'ayant jamais lu Buies, ignorait les vertus soporifiques de la baie des Chaleurs, voulut ainsi dormir son dernier sommeil sur les bords tranquilles du moderne Léthé...

\* \* \*

Comment quitter la baie des Chaleurs et clore ce chapitre du folklore gaspésien sans dire un mot du *feu des Roussi*? De toutes les légendes gaspésiennes, c'est la mieux connue et la plus populaire, là-bas; c'est celle qui a le plus de chances de survie, tant elle réunit d'éléments caractéristiques de la vie du pêcheur d'autrefois: départ en mer à la lueur des fanaux, par un beau soir d'été, ou de grand matin, en profitant du bon vent; fatigue de la longue station sur les bancs de morue; tentation du *petit coup*; menace d'un *grain* de tempête; périlleux retour, et, parfois, accident mor-

tel... Mais qu'est-ce, au juste, que ce feu des Roussi?

"Suivant les rapports de ceux qui disent l'avoir examiné," écrivait M. Ferland, "une flamme bleuâtre s'élève parfois au sein de la mer, à mi-distance entre Caraquet et Paspébiac. Tantôt petite comme un flambeau, tantôt grosse et étendue comme un vaste incendie, elle s'avance, elle recule, elle s'élève. Quand le voyageur croit être arrivé au lieu où il la voyait, elle disparaît tout à coup, puis elle se montre lorsqu'il s'est éloigné. Les pêcheurs affirment que ces feux marquent l'endroit où périt, dans un gros temps, une barge conduite par quelques hardis marins, du nom de Roussi; cette lumière, selon l'interprétation populaire, avertirait les passants de prier pour les pauvres noyés."

Près d'un siècle après M. Ferland, l'auteur de ces lignes a entendu des pêcheurs gaspésiens parler du feu des Roussi comme d'un phénomène toujours actuel, visible surtout par les nuits d'orage.

A leur dire, les deux Roussi, père et fils, étaient allés pêcher avec un vieil ami de la ville, en visite, qui avait apporté au large une bouteille de rhum. On appareilla pour revenir sous la menace d'un coup de vent qui se mua vite en tempête. Le père Roussi avait, un jour, sur la tombe de sa femme, juré de ne jamais *boire un coup*, lui qui, dans sa jeunesse, ne s'était guère privé... Mais, à cette heure critique, *arc-bouté* à la barre du gouvernail qui craquait, lavé par la houle, transi, l'onglée aux doigts, les yeux brûlés par l'eau salée, il faiblit, oublia sa promesse et, tendant la main, il but lui aussi, à longs traits, la liqueur fatale...

Le lendemain matin, on trouva à l'entrée du banc de Paspébiac, une barque démâtée, la quille en l'air, et un peu plus loin, à demi enfouis dans le varech et le

sable, deux cadavres : les deux Roussi. Leur compagnon, à demi mort, aurait été recueilli au moment où l'embarcation chavirait, et aurait accompli, le reste de ses jours, la promesse faite par son infortuné copain d'autrefois.

\* \* \*

“Les légendes, écrivait Madame Julie Lavergne, sont les fleurs de l'histoire. Elles éclosent à nos yeux lorsque après avoir étudié les livres, les monuments et les traditions, nous voyons resplendir, dans une clarté soudaine, ce qui fut beau, vivant et harmonieux autrefois. Alors, comme ces caractères tracés d'une encre invisible qui apparaissent sur le vélin à l'approche de la flamme, alors le passé se ranime, et une voix intérieure nous fait un récit. Ce récit coloré, cette parlante apparition, c'est la légende. Elle présente la forme glorieuse des faits et des personnages, et accentuant le vrai sens de l'histoire, le fixe à jamais dans la mémoire des peuples.”

Pour nous, peuple canadien, il est déjà fini : regrettons-le, le temps des légendes. Le bruit des villes, le cinéma de la rue, la fumée des usines, le beuglement des automobiles, tout ce brouhaha de la vie moderne étouffe la voix intérieure qui voudrait ranimer le passé... Que, par ces modestes pages, nos neveux gaspésiens recueillent au moins quelques échos de leurs vieilles traditions et légendes, avant qu'elles ne deviennent tout à fait

*La musique d'un temps : un bateau qui s'éloigne...*

Antoine BERNARD, (c.s.v.),  
Diplômé d'Histoire et de Géographie  
de l'Université catholique de Paris.